

Alain Daumont

Texte et illustrations



&DOM

*En hommage à Lewis Carroll
pour « Les Aventures d’Alice au pays des merveilles »*

*et à Benjamin Rabier
pour sa magnifique galerie d’animaux*



© Alain Daumont, 2018
contact@alaindaumont.com
www.alaindaumont.com
<http://alaindaumont.wixsite.com/livres>

Première édition
Déposé CopyrightFrance.com
ISBN 978-2-917105-45-0

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.



Prologue





Antonin

Un jour, Antonin avait soigné une biche que des maladroits avaient blessée et, pendant plusieurs semaines, il était parti de bonne heure en forêt pour refaire ses pansements. Sa robe parsemée de quelques taches blanches qui donnaient l'impression d'un hiver éternel avait par endroits la douceur de la soie. De ces moments de pure compassion, il garde un souvenir ému.

Lorsqu'elle avait réussi à se remettre sur ses pattes, elle l'avait conduit dans une clairière et il avait fait la connaissance du reste de la harde. Les énormes bois du grand cerf qui veillait à l'écart, finement sculptés comme une boule de Canton, évoquaient une mappemonde. Il semblait porter l'univers sur sa tête.

L'animal majestueux agitait ses oreilles continuellement et Antonin comprit qu'il ne saurait gagner sa confiance. Ils se croisèrent plusieurs fois, mais il ne put jamais l'approcher, il resterait à jamais un ennemi héréditaire.

Au cours de ces visites, la biche tenta de lui expliquer que son profond désir de vouloir changer le monde s'apparentait à de l'orgueil et cela lui causa de la peine ; cependant, les incursions répétées de ses trois délicieux faons, pourtant récalcitrants comme



leur père, mais naturellement curieux, atténuaient ses prises de conscience. Antonin ressentait intensément leurs interrogations et la virginité de leur brève expérience rendait crédible la lueur d'espoir qui l'animait à ce moment-là.

Depuis cette touchante aventure, Antonin n'est plus vétérinaire. Enfin... plus comme la civilisation l'entend. Il soigne les rouges-gorges, les belettes, les renards ou les petits lézards. Parfois les loups. Il lui arrive aussi d'aller en bordure de route pour ramasser des hérissons morts par imprudence, ou des chiens abandonnés au moment des vacances.

Maintenant qu'il vit en forêt, il craint souvent de voir ressurgir ce qu'il a oublié. À la lisière du bois, un avis de recherche le concernant a été placardé. La photo a vieilli, mais c'est bien lui. « Ils peuvent toujours essayer de me retrouver ! »



Les quelques récits qui suivent représentent l'échantillon le plus singulier des rencontres qu'il lui a été donné de faire.



Première rencontre

Dans les années soixante-dix, Antonin avait connu une période « Peace and Love » qui l'avait conduit aux États-Unis, une période de contestation et de refus de l'ordre établi qui heureusement ne l'avait plus quitté.



Dans un steakhouse, il avait rencontré une jeune femme très étrange. Quand il lui avait dit qu'il venait de décrocher son diplôme de vétérinaire, elle lui avait raconté dans un mauvais anglais une drôle d'histoire qui commençait par :



T'es qui toi ?

— T'es qui toi ?

— Moi ? Je suis Sam, le chat du Français, avait-il répondu.

— Tu te moques ! s'était exclamée la fille en le regardant bizarrement.

Et à ce moment précis, il se rendit compte que les choses avaient évolué depuis la veille, car maintenant des petites mains fines bougeaient au bout de ses jolis bras potelés. Un désastre !

— Non, pas du tout et j'aurais préféré que ce soit un cauchemar !

Mais revenons au début.

Le Français comme on l'appelait là-bas s'était pris d'affection pour Sam et l'avait adopté. Un moyen radical aussi pour ne pas parler dans le vide parce que, depuis longtemps, sentir défiler les kilomètres sous les roues de son chopper, c'était son unique but. Faire la 66 ! la route mythique qui traverse le continent avec pour seule certitude un besoin viscéral de liberté et



un aspect plutôt crade. « Barbe du soir, espoir ! Barbe du matin, la pluie dans les chemins ! », aimait-il à répéter dans un rire gras.

Sam, lui, était un chat spécial, un beau Sibérien qui avait plus d'un tour pendable dans son pelage. Il savait ouvrir les portes comme pas un et, au dire du Français (qui ne buvait pas que de l'eau), il aurait même été capable d'ouvrir les coffres-forts. Mais ça, personne ne pouvait en témoigner.

Un jour, quand au réveil Sam se mira dans la mare des deux lunes, il ne fut pas déçu du spectacle. Plus ébouriffé, ce n'était pas possible. Et pour changer, il avait changé. Son poitrail conservait l'apparence de celui d'un Sibérien, mais à partir du ventre... pas le moindre poil. C'était quoi ça ? Une malédiction ? Une maladie d'humain ? Pas une maladie de chat toujours ! Le Français qui était parti au ravitaillement lâcha ses victuailles en constatant l'étendue des dégâts.

— Tu peux m'expliquer ce bordel ? Et tu comptes faire comment pour résoudre ce gâchis ?

Sam était désespéré.

— Tu manques de compassion, c'est quand même pas ma faute si je suis en train de me métamorphoser !

L'homme déjà bien imbibé par une dizaine de bières ne semblait pas saisir. Évidemment, s'il commençait une cure de désintoxication tout de suite (pas dans vingt ans), il appréhenderait peut-être la situation différemment, il éprouverait peut-être de



l'empathie. Et ils continueraient à arpenter la 66 ensemble pour dénicher des pigeons, au lieu des traditionnels vautours. Mais pour l'heure... la compassion !

— Tu vois, mon p'tit mutant, des galères, j'ai eu que ça dans ma chienne de vie. Toutefois, là, c'est grandiose ! C'est même l'apothéose !

Et en plus, l'homme comprenait ce qu'il disait.

— Madre de Dios ! Et maintenant, indique-moi comment on va faire la manche si tu effraies les gens ? À la sueur des poils qui te restent ? Si t'as pas la solution à la nuit tombée, t'éjectes de mon paysage !

Naturellement, au crépuscule, aucune évolution pour Sam le chat transformiste, et le monde entier se foutait bien de son devenir. À présent, le Français devait choisir : la solitude ou le ridicule ? Il choisit la sempiternelle solitude, celle qui l'accompagnait depuis toujours, il était temps que chacun reprenne sa route.

C'est donc au matin que la jeune Apache avait trouvé Sam en pleine mutation. Devant tant de désarroi, elle le prit en pitié ; et puis il ne paraissait pas dangereux alors elle l'emmena avec elle, leur shaman accomplissait des miracles.

Aux abords du village, elle le réconforta.

— Regarde... la biche est revenue. C'est très bon signe, c'est mon totem, j'ai eu raison de te conduire ici. Tu sais, nous... nous ignorons les préjugés !



Le sorcier considéra Sam longuement puis, après une intense méditation, déclara :

— Nous allons rechercher un apaisement pour toi, mais je ne pense pas que ça te plaise.

— Au point où j'en suis ! J'ai perdu mon pote, j'ai perdu mon honneur, que puis-je perdre encore ?

L'Apache le guida vers un lieu enfumé, Sam suffoquait, puis il lui tendit un bol, un breuvage amer qui le plongea dans une apathie profonde.

Quand il sortit un peu groggy de cette drôle de léthargie, il ne sentait plus ses moustaches. A ce moment-là, sa bienveillante amie passa la tête dans le wickiup pour lui apporter des vêtements et un éclat de miroir dans lequel il distingua son corps. Lisse, imberbe, avec une jolie poitrine ! Quelle horreur ! Mais quelles incantations avait donc formulées le shaman ? Manifestement pas celles qui auraient dû lui rendre son aspect originel.

— Je ne suis plus un chat, dit-il tristement.

— Avec la purification dans la fumée des herbes sacrées, Yoséné qui a donné la vie à toutes les espèces a achevé ce qu'il avait décidé pour toi, expliqua-t-elle.

— Que vais-je devenir maintenant ?

— Reste avec nous si tu veux.

— Pourquoi pas...

En se souvenant du Français, une idée saugrenue germa dans son esprit. Son chagrin disparut et la jeune Indienne qui



possédait sûrement la faculté de lire dans les pensées le mit en garde :

— Tu éviteras quand même de miauler le jour où tu reverras le Français.

Sam l'ex-chat, lui sourit, il (ou plutôt elle) avait pris sa décision.

Quand arriva le moment des adieux, Biche du nord la regarda s'éloigner pendant que le conteur du village ajoutait un personnage à l'histoire de la tribu : un chat avec un corps de femme.

Au bord de la route 66, une auto-stoppeuse habillée à l'indienne fit signe à l'homme, sans doute un Français, qui ralentit son chopper.

— Vous allez où ? lui demanda-t-il.

Elle lui montra du doigt l'horizon.

— Moi, c'est pareil. Toujours le plus loin possible ! Et il éclata d'un rire gras.

Les kilomètres défilaient. Surtout, ne pas miauler ! Mais combien de temps pourrait-elle tenir ?

Ils s'arrêtèrent dans un routier où ne se sustentaient probablement que les fantômes de la région. Elle consulta le menu et commanda... en athabaskan, la langue des Apaches. Elle ne s'exprimait plus qu'ainsi.



Au-dessus d'eux, l'orage grondait. Évidemment ! Les ailes de l'Oiseau tonnerre claquent, songea-t-elle, il doit traverser le ciel.

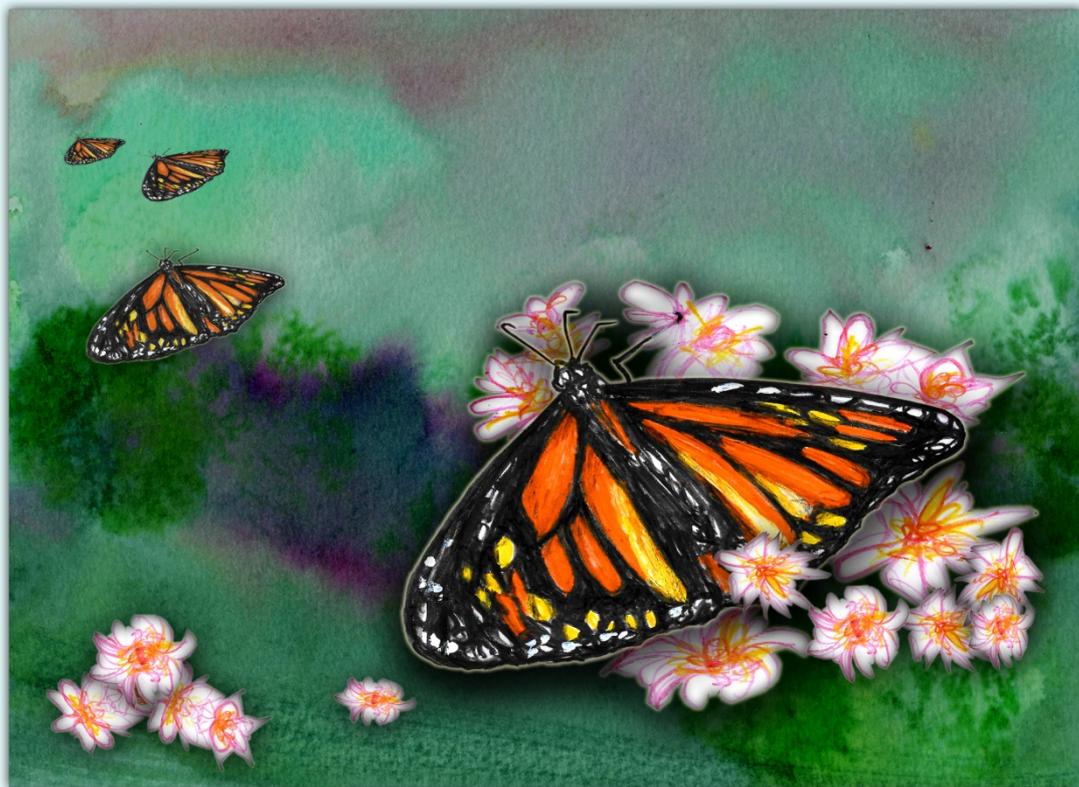
Son récit terminé, elle s'était tue et avait souri. Et elle avait précisé dans son anglais fantaisiste qu'elle n'avait plus jamais miaulé !

Antonin savait qu'il existe des choses qui nous dépassent, et c'est bien dans ces moments-là qu'on est forcé de l'admettre. Et il se surprit à penser que finalement, il ne trouvait qu'une seule leçon à tirer de cette aventure : il faut réfléchir à deux fois avant de prendre un chat en stop. Fut-il Sibérien !



Deuxième rencontre

Antonin poursuit ses pérégrinations jusqu'au Pacifique. À cette époque, s'adonner aux substances interdites était monnaie courante. Et même si la chimie avait remplacé la confiture magique du club des Hachichins de Baudelaire (le dawamesk...



que des plantes !) par des produits de synthèse, au moment où Diego l'avait pris en stop à la sortie de San Francisco, il avait l'air normal. C'est quand ils s'arrêtèrent dans un café, à Oakland, qu'il lui expliqua tout en buvant une bière qu'il avait :



Un papillon dans la tête

Antonin l'écoula distraitemenl. Au début...

« Pendant des années, j'ai ignoré la présence de ce papillon dans ma tête... évidemment ! La première fois que ma mère interrogea un médecin à propos de ces curieux petits bruits que j'entendais journallement, j'étais encore enfant. Il la rassura, c'était sûrement des acouphènes, il ne pouvait pas imaginer l'existence de l'intrus que je sentis sortir, longtemp après, d'une de mes oreilles. L'issue probablement la plus pratique qu'il avait trouvée.

Tout ce qui concernait les papillons me passionnait, et j'en connaissais un rayon. Avec ses ailes orange bordées de noir, je l'ai reconnu immédiatement. Un Monarque ! Une espèce qui migre du Canada aux forêts mexicaines. À ce moment-là, je vivais à proximité de Mexico, dans la région de reproduction de ce nouvel ami qui me proposa de l'accompagner dans son voyage. "Je dois entreprendre ce pèlerinage... une question d'habitude dans la famille", me dit-il. J'acceptai sans même réfléchir. Il m'apprit les rudiments de base pour voler et, très rapidement, j'en



savais assez pour le suivre dans cette aventure. Fin mars, nous partions pour un périple de quatre mille kilomètres.

Vu du ciel, le désert de Chihuahua s'étendait à perte de vue. Éole jouait des farces intimistes au décor, seul le vent y dessinait encore ses rêves, écrivant grain par grain le quotidien. Ce que la main de l'homme fait avec du sel, il le faisait avec le sable qui ondulait comme un serpent, enlaçant les cactus géants, entourant les rochers comme une énorme couverture. À cet instant, je laissai vagabonder mon imagination vers ces soirs d'hiver où j'aimais me blottir sous la couette.

Je distinguais des arbres entiers silicifiés, un bois fossile témoignant d'une ère géologique révolue, comme si le temps s'était arrêté. Quelques vieux coquillages prouvaient qu'une mer avait dû mourir ici d'une lente agonie en se retirant. Il me semblait percevoir les éléments se parler, comme en harmonie : "Je suis bien avec toi, je suis bien avec vous..." Une atmosphère chaleureuse d'album photo qu'on use du regard.

Puis le spectacle changea. Les champs évoquaient des morceaux de tissu découpé et alignés les uns contre les autres, les maisons des cubes multicolores, certaines fumant comme des cigarettes, et les rivières, des petites couleuvres qui serpentaient à travers ce paysage enchanteur ; en survolant les nuages, ma gourmandise m'entraîna dans un dédale de meringues ; et la nuit, les



phares des voitures, improvisant un étrange et scintillant balai, allumaient des guirlandes de Noël. À cette altitude, ma perception influencée par mon jeune âge transformait la réalité.

Nous avons accompli un très long voyage et à la fin de l'automne, nous reprîmes le chemin inverse. En arrivant dans les forêts du Michoacán, le Monarque se gava (je ne trouve pas d'autre mot !) d'asclépiades pour se requinquer. Après s'être sustenté pendant une huitaine, il se posa sur ma main, sauta sur ma joue et rentra à nouveau à l'intérieur de ma tête. Maintenant, je sais que je n'ai jamais eu d'acouphènes... une confusion qui amuse bien mon papillon ! »

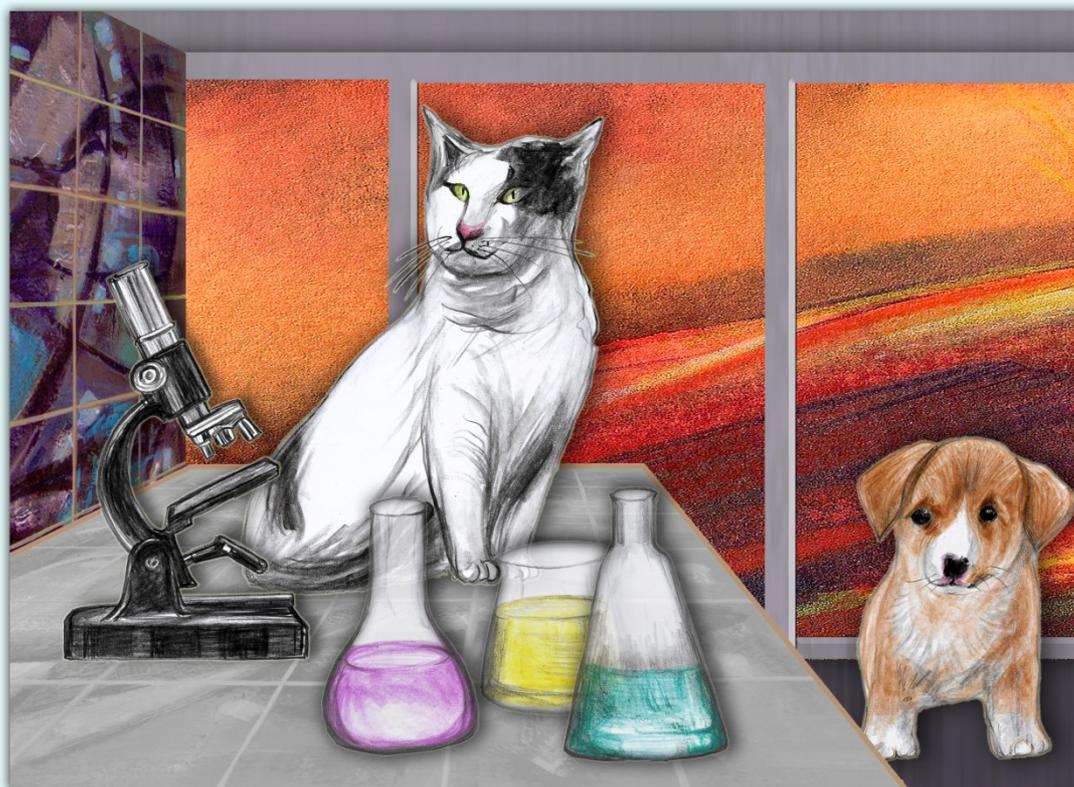
Antonin l'avait écouté sans l'interrompre tout en se demandant quelle substance il avait absorbée... Quand il vit le Monarque sortir de son oreille, il éprouva un malaise diffus. Diego le regardait en souriant. Le vertige passé, il resta un moment silencieux. Ce récit avait bouleversé ses certitudes. Mais il pouvait le jurer... lui, il n'avait jamais fait l'expérience des paradis artificiels !





Troisième rencontre

Antonin et Kate se connaissaient depuis la fac. Ils auraient dû avoir un parcours médical des plus classiques, mais c'était sans compter sur leur soif d'apprendre, leur soif de découvertes, leur empathie pour les êtres et les animaux.



Et leur rencontre bouleversa le cours de leur vie. Car l'expérience la plus fabuleuse à laquelle se livra Antonin fut sans aucun doute celle qu'il tenta, avec succès, sur ce singulier patient (et son chat) que Kate lui avait envoyé parce qu'il était :



Compatible

Au terme de leurs études de médecine, ils se tournèrent vers la filière vétérinaire, Kate se spécialisant dans la recherche. Dix ans après, en marge de ses consultations, elle menait des investigations sur la combinaison de fluides humains et d'alliages de métaux aux propriétés macroscopiques qui, prétendait-elle, réagissaient aux stimulus.

Elle avait installé son laboratoire à côté d'un petit zoo d'un genre particulier, privilégiant l'accueil de bêtes en mal d'amour à la collection de raretés. Pour financer ses travaux, elle organisait des visites qui sans s'avérer très lucratives lui permettaient de garder la tête hors de l'eau. Elle adorait les chiens, notamment les beagles, comme son Fripon qui la suivait partout, et c'est pourquoi ses premières tentatives aboutirent à la création de deux mignons chiots, sorte de robots intelligents, les compagnons rêvés. Le contexte s'y prêtait en cette période où les abandons d'animaux ne heurtaient plus les consciences, et l'euthanasie la révoltait.

Quand Élément se présenta à son cabinet, son chat était mal en point, il n'urinait plus. À la façon dont elle déposa ses lunettes



sur le bureau, il comprit qu'il restait peu d'espoir.

— Votre chat est en train de mourir. Il a besoin d'une greffe de rein sinon il ne sera plus là dans les huit jours.

— Eh bien, on va lui donner l'un des miens !

— Vous n'avez pas saisi, il lui faut un rein de chat, pas l'un des vôtres !

Mais Clément ne désarmait pas. Avec ce petit plus qui fait toute la différence, il répéta :

— D'après ma mère, je suis fou et compatible avec n'importe quel être y compris les animaux.

— Bien sûr, bien sûr... répondit Kate en se demandant comment elle allait se sortir de cette impasse.

— Pour vous le prouver, voici ma carte de groupe sanguin. Avec le détail de tous les éléments le composant.

À son grand étonnement, et contrairement à tous les critères scientifiques connus, les gènes contenus dans le sang de Clément étaient compatibles avec ceux du chat.

Comment lui expliquer ? Il devait argumenter rationnellement, dans la mesure du possible... et en remontant à sa naissance. Clément commença en précisant que, très jeune, il avait eu conscience de sa différence. De sa marginalité... En voyant son chat se blottir contre lui, un chat dodu noir et blanc, il gardait espoir, il semblait heureux malgré son état ; ses discordances n'occasionnaient pas sa maladie et cela le rassurait. Car



sa mère l'avait élevé dans un halo d'incertitudes : il n'était pas normal... il avait quelque chose en plus... ou en moins ! Il le sentait, pourquoi en rajouter ? « Oh, ne prends pas la mouche ainsi ! disait-elle. C'est au sens physique du terme. Tu crois que ça m'a fait plaisir, à la clinique, quand le médecin a déclaré sans ménagement : "C'est un beau bébé, mais attendez-vous à de multiples problèmes. Il a un gros cerveau et des reins ridicules. Je présume même une certaine compatibilité avec les animaux, en ce qui concerne le rhésus sanguin, naturellement." Alors, tu ne vas pas en faire tout un plat, toi qui aimes les bêtes ! » Mais en cherchant l'avantage, elle pressentait l'inconvénient.

À ce moment-là, Kate comprit qu'elle pouvait l'aider. Elle connaissait celui qui saurait les opérer. Le seul capable de réaliser ce miracle, c'était bien Antonin.



Lorsque Clément se réveilla, il se réjouit d'être toujours vivant. Sur la table d'opération, avant de s'endormir, il avait cru sentir des museaux doux et velus autour de lui. Une drôle d'impression. Bien sûr, depuis longtemps il avait brisé en toute impunité les règles de l'inimaginable, mais là, c'était quand même

un cran au-dessus. Dans le lit voisin, son chat récupérait, au goutte-à-goutte, un peu groggy.

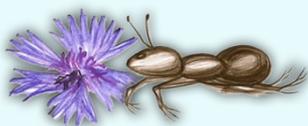
Antonin auscultait Clément, lui souleva la paupière délicatement, tout en lui braquant malgré tout la lumière dans l'œil !

— L'intervention s'est bien passée, votre chat est sauvé. Il vivra encore bien des années. Autant que vous !

Il se ravisa alors qu'il ouvrait la porte :

— Ah, oui... nous avons décelé des qualités incontestables dans votre sang. Kate viendra vous voir, je crois qu'elle a une proposition pour vous...

Clément regarda avec tendresse son chat qui émergeait lentement. Puis il se leva pour faire un brin de toilette, mais il chancelait un peu ; il préféra s'installer sur son lit, l'endroit semblait plus confortable. Il glissa sa main derrière son oreille en pensant : Demain... il pleuvra. J'en suis sûr.



Kate s'était passionnée pour cette opération, une avancée sans pareille qu'ils ne pouvaient pas publier, on les aurait traités d'illuminés fanatiques. Déchirée entre son goût immodéré pour les découvertes scientifiques et les éventuelles conséquences fâcheuses qu'elles engendreraient, elle savait pertinemment qu'elle



devrait un jour cesser de jouer à l'apprentie... sorcière. Elle et ses prises de conscience ! Cette idée de robot n'était pas une bonne idée. Par contre, la comptabilité entre humains et animaux...

Antonin ne revit jamais Clément, mais Kate l'informait régulièrement de l'avancée de ses recherches sur le rhésus sanguin. C'était prometteur...

